

Entretien avec Philippe Minyana

Le Théâtre de la Ville et Théâtre Ouvert se sont associés pour présenter en ce mois de mars cinq* de vos pièces inédites, c'est une première ?

Il s'agit de jouer un ensemble de pièces et pas une pièce après une autre, c'est formidable pour un auteur. Je trouve que c'est la meilleure manière de faire entendre le contemporain. Je voudrais rendre un coup de chapeau au Théâtre de la Ville qui prend ce risque fou de monter cinq textes. En plus, Théâtre Ouvert se marie avec le Théâtre de la Ville, ce qui crée de l'émulation, de la création, de l'envie.

Quel a été votre rôle pour *Les rêves de Margaret* ou *Sous les arbres* ?

Aucun. J'ai été spectateur des *Rêves de Margaret* à la première, je n'avais rien vu avant. Pour *Sous les arbres*, Maragnani travaille l'après-midi, moi le matin, on répète dans le même lieu, au 104 et je le découvrirai à la première. C'est un cadeau, aussi, ça : découvrir un travail comme un spectateur « normal ». Cet ensemble de cinq pièces a été confié à ma "famille d'artistes" ; ensuite je respecte le jeu. Si je donne un texte à quelqu'un, je lui laisse sa part d'invention, il en fait sa propre écriture et je n'ai pas à me mêler de ça.

Lorsque vous mettez en scène vos pièces, est-ce pour vous un prolongement de votre travail d'auteur ?

C'est un autre travail. Quand je suis metteur en scène, je ne suis pas auteur et je ne respecte pas forcément les « didascalies » ou, disons, ces textes qui ne sont pas des répliques. Comme ces cinq spectacles ne doivent pas durer plus d'une heure cinq ou une heure dix, j'ai fait des coupes dans mon propre texte, sans aucun scrupule. Tous les metteurs en scène font ça ! Qu'il s'agisse de textes classiques ou contemporains, on est un peu insolent et il le faut. Je ne suis pas le genre d'auteur qui dit « Ne touchez pas à ça, je l'ai écrit donc c'est sacré. » Un texte de théâtre c'est un matériau, ça vit, ça doit bouger, on peut le détruire aussi, on a le droit.

Pourquoi avez-vous choisi de mettre en scène *De l'amour* ?

Ça s'est imposé. Je ne me voyais pas monter les autres.

**Les rêves de Margaret*, mise en scène par Florence Giorgetti, *Tu devrais venir plus souvent* et *J'ai remonté la rue et j'ai croisé des fantômes*, mises en scène par Monica Espina, *De l'amour*, mise en scène par Philippe Minyana et Marilyn Alasset, *Sous les arbres*, mise en scène par Frédéric Maragnani.

Comment se déroulent les répétitions de *De l'amour* ?

Il y a beaucoup de joie dans ce travail. Ce qui est passionnant c'est que moi aussi je découvre le texte, c'est un terrain d'exploration partagé avec les acteurs et Marilyn Alasset. Je ne sais pas tout, au départ, quand je mets en scène ! Je sais globalement quel est mon projet esthétique, ce que je veux voir sur un plateau, mais après, je découvre peu à peu avec les acteurs qui est chaque figure, où elle est, comment elle agit, comment elle marche, comment elle s'assied. Ça, je le vis vraiment comme une aventure exceptionnelle. Je trouve que c'est merveilleux de déchiffrer pour la première fois une partition. Je suis accompagné de Marilyn Alasset qui au départ a une formation d'éclairagiste de scène. Nous avons un dispositif scénique très simple. Je trouve qu'elle invente un espace qui a à voir avec les arts plastiques. Tout se fait à vue. J'avais dit au départ : « je voudrais que le plateau donne l'impression d'une salle de répétition que l'on vient de quitter pour faire la pause », avec des chaises, des vêtements posés en désordre, des brochures visibles. On est entre la mise en espace et la mise en scène, je voulais cet endroit un peu indéfini.

Un peu comme un laboratoire ?

Oui. Parce que c'est là où j'en suis, moi, dans mon envie de théâtre. Je ne crois pas que l'art théâtral est fait pour rassurer tout le monde. Il y a une dérive actuellement vers le divertissement et l'amabilité qui me font un peu peur. Je pense que le théâtre est là pour déranger, troubler, questionner... Les décors et les éclairages chiadés par exemple m'empêchent de rêver, de voir et d'entrer dans un univers. Je trouve qu'il faut éclairer une scène comme Wimbledon ou comme un terrain de basket !

Quel traitement comptez-vous faire sur scène des textes qui ne sont pas des phrases de dialogues entre les personnages, dans *De l'amour* ?

C'est pris en charge par les narrateurs. Il n'y a quasiment pas de bande-son. Il y a « cloche, bruit d'oiseau etc. » et l'acteur le dit. Au théâtre, j'aime bien voir les choses qui s'orchestrent de façon très simple devant les gens. On voit les bords, on voit les zones qu'on ne voit pas d'habitude. On voit la coulisse, mais sans jouer non plus la coulisse. Actuellement, je me sens très proche de certains chorégraphes comme Anne Teresa De Keersmaeker. Dans son dernier spectacle on voit des danseurs, en pause, qui regardent les autres danseurs en plein travail. Il y a un éclairage franco, sans chichi, une austérité intéressante. J'aime beaucoup le précaire au théâtre, et le décalage entre ce qu'on dit et ce qu'on montre. J'aime beaucoup ça en art en général : l'écart.

Par exemple, à un moment donné dans *De l'amour*, Christina est terrorisée par des paysages, un cadavre, des buissons : des choses que tout le monde ne voit pas. J'imagine que cela aurait pu être mis en scène de façon grandiloquente or, là, Marilyn Alasset, sur les chaises du fond, pose simplement des étoffes avec des petits lumignons à l'intérieur. *De l'amour* est axé sur vingt rites que nous, les humains, nous subissons ou auxquels nous participons. Le spectateur est convié à participer, à voir tout. Je fais confiance aux acteurs à qui on demande d'être comme des sportifs de haut niveau. C'est précis, c'est net, il n'y a pas de gras.

***Sous les arbres* et *De l'amour* sont publiées dans le même ouvrage (avec *Les rêves de Margaret*) aux éditions de L'Arche. Ecrites à peu près à la même période, ces pièces ont-elles des points communs ?**

Chacune raconte un « périple » : un périple dans l'imaginaire pour *Les rêves de Margaret* et dans le temps pour *Sous les arbres* et *De l'amour*.

Dans *Sous les arbres*, le merveilleux apparaît beaucoup plus que dans les deux autres. Par moments on est dans un conte bucolique et cruel, dans un livre d'images : le paysage vit, on entend le bruit de l'eau, les cris des oiseaux.

C'est vrai que *Sous les arbres* est plus une pièce d'extérieur, épique. Ça emprunte à des formes archaïques de la fable. *De l'amour* est plutôt une pièce d'appartement même s'il y a une sortie vers la forêt – la forêt est aussi un lien entre les trois pièces. Les forêts m'obsèdent, depuis un moment, depuis *La Petite dans la forêt profonde*. On n'est pas dans un théâtre psychologique ou intimiste même si des vies intimes s'exposent, on est dans la fable avouée. Je pense qu'il y a une ouverture focale plus grande dans *Sous les arbres* et que le projet est peut-être aussi plus lyrique. C'est une histoire d'amour entre deux gamins. Il y a peut-être aussi quelque chose de différent dans *Sous les arbres*, qui est la réconciliation, la bonté.

Dans *De l'amour*, est-ce qu'il n'y a pas un contraste plus fort que dans les autres pièces entre les dialogues qui sont très concrets, rapides, incisifs, quotidiens, et les textes plus narratifs - qui pourraient être des didascalies - qui sont plus lyriques ?

C'est peut-être la troisième chose qui réunit ces pièces : les formes. C'est du théâtre-récit. Il n'y a plus de didascalies, mais il y a du texte dit par des narrateurs ou simplement posé dans la page et qui est là pour faire des mises au point. C'est aussi un théâtre à vignettes : un peu comme dans la peinture médiévale où on inscrit « c'est la légende du roi machin, du saint, de

la sainte... ». Je crois que c'est du théâtre qui propose des images, des climats et ça, c'est peut-être nouveau chez moi. J'ai écrit ces trois pièces l'une après l'autre, donc il y a eu une porosité entre les trois. Je me suis régalé à faire un « laboratoire d'écriture ». Tout projet pour moi en ce moment revient à réfléchir sur l'écriture, sur mon atelier comme un artisan : comment je fais pour raconter le monde et des fables. Ce qui me passionne c'est d'interroger le théâtre : je fais des plans, j'organise, je structure... Je fais la fourmi, j'accumule des petits bouts, des extraits, des réflexions. Il m'a paru évident de faire parler dans *De l'amour* deux commentateurs qui sont « Voix off » et « Texte » et qui sont finalement des figures connues, universelles mais contemporaines. Il suffit d'allumer la télévision pour entendre sur n'importe quelle chaîne des commentateurs, qui sont des narrateurs qui décrivent, qui font la mise au point.

Pensez-vous que cette écriture induit des jeux de mise en scène particuliers ?

Bien sûr. C'est une proposition faite au metteur en scène de réfléchir au même endroit que moi et d'essayer de résoudre l'équation de scène, d'en donner une transcription qui corresponde en principe au projet de mon écriture, qui est très simple : archaïque et en même temps sophistiqué. Il faut trouver comment on négocie avec ça. Après, les metteurs en scène font ce qu'ils veulent. C'est un jeu dangereux mais passionnant. Un metteur en scène s'approprie un texte. S'il ne répondait pas totalement à mon désir secret ce ne serait pas grave... Ce n'est que du théâtre de toute façon.

Entretien réalisé par Pascale Gateau et Valérie Valade
le 4 mars 2011 à Théâtre Ouvert, Paris

Théâtre Ouvert

Centre National des Dramaturgies Contemporaines

subventionné par le ministère de la Culture
et de la communication,

la Ville de Paris et la Région Ile-de-France

Jardin d'hiver - 4 bis cité Véron 75018 Paris

Tel 01 42 55 74 40

accueil@theatreouvert.com • www.theatre-ouvert.net